



LIVRES CRITIQUE

Des lames et des larmes

L'Argentine **Selva Almada**, dont avait été remarqué *Après l'orage*, chauffe à blanc les désirs et les instincts dans *Sous la grande roue*. PAR DAMIEN AUBEL



Incroyable privilège de la littérature : elle peut triompher de la mort. Là où il ne devrait plus rien subsister que les gémissements, les cris de souffrance des derniers moments, s'élève une parole riche, dense de récits. Hemingway (« Les Neiges du Kilimandjaro »), Juan Goytisolo (*Les Vertus de l'oiseau solitaire*), entre tant d'autres le savaient bien : il n'y a jamais tant à raconter que lorsqu'on agonise. Une intuition que partage brillamment Selva Almada. Deux jeunes Argentins, Pajarito et Marciano, gisant sur le sol boueux d'une fête foraine en guise de grabat, se vident de leur sang et de leurs vies. Mais à mesure que ces dernières s'écoulent, elles se reconstituent petit à petit dans leurs consciences respectives. Duo muet, funèbre, qui se remémore cette poignée d'années, trop brèves, qui ont abouti ici, sous la grande roue du titre, à un fatal duel au couteau entre eux deux. Si les événements défilent selon une ligne tragique inexorable, tout tend pourtant à se fondre, à se confondre, chaque chose semble se muer en son contraire. Petite enfance et prime jeunesse des deux garçons : ils sont inséparables, complices quasi siamois, turbulents, à faire les quatre cents coups en permanence. Survient un petit différend, une banale histoire de jalousie sur les bancs de l'école, et « ce petit ressentiment devint peu à peu une pierre dans le cœur de chacun. Et lorsque arrivèrent les vacances d'hiver, ceux qui avaient été des amis inséparables jusqu'à l'été précédent étaient désormais devenus des ennemis irréconciliables. » C'est que les deux gamins ne sont pas les fils de n'importe qui : les pères, eux aussi, sont deux rivaux acharnés. Le motif de cette rancœur ? Indéfini, vague, perdu dans le temps et dans la brume de l'alcool de ce qui a dû un soir être une provocation éméchée dans un bar. Ennemis jurés, les deux hommes semblent aux antipodes. Le père de Pajarito, séduisant, irresponsable, violent, inapte comme un « oiseau libre » à la vie

réglée, rangée de famille. Celui de Marciano, doux, bon, aimé et aimant, héritier d'une petite affaire de briqueterie. Père idéal malgré son faible pour le jeu. Mais il suffit qu'ils se battent pour que toutes les différences s'effacent : « on aurait dit deux chiens de combat. » Identité viscérale, animale, des deux hommes. Car, chez Selva Almada, il n'y a pas de rupture entre les règnes, mais, au contraire, un continuum, les hommes, les chiens, les oiseaux vivent d'une même vie, tout est poreux. De sorte qu'on ne sait plus trop ce qui se passe lorsque Pajarito et Marciano en viennent à s'affronter au couteau : sont-ce les pères qui à travers eux n'en finissent pas de vider leur querelle ? Ou bien quelque chose comme un instinct anté-humain d'agression, une brutalité animale ?

On ne sait pas trop, mais l'écriture de Selva Almada, elle, n'a rien d'indéfini. Très factuelle, ouvrant seulement ici ou là une trouée de lyrisme, elle restitue au plus près les rythmes et les rites d'une jeunesse qui picole, baise, se bat, drague en boîte. D'une jeunesse comme une autre, traversée par la même électricité, irrésistible, destructrice parfois : celle du désir. Le désir a un visage dans le roman : celui d'Angel, le jeune frère homo de Marciano. Angel, qui joue un rôle prépondérant à mesure que le roman s'approche de sa fin, dont le corps affole les sens de l'hétéro revendiqué Pajarito et qui est le prétexte à la bagarre finale : « Alors comme ça tu baises mon frère, sale pédé » lance Marciano à Pajarito. Hétéro et homo, meurtrier et victime (« Maintenant, [Pajarito] sait comment ça se passe d'un côté comme de l'autre : quand on poignarde et quand on est poignardé. »), hommes et animaux, présent de l'agonie et passé des souvenirs : tout se mêle comme si tout obéissait à l'injonction d'un gigantesque coït, à Eros qui attire et unit les contraires. Et est la grande roue qui fait tourner le monde.

SOUS LA GRANDE ROUE

Selva Almada, traduit de l'espagnol (Argentine) par Laura Alcoba. Métailié, 176 p., 18€

